ORCHESTRE NATIONAL DES PAYS DE LA LOIRE / ONPL. Angers, les 17 et 22 nov / Nantes, les 20 et 21 nov. : RACHMANINOV (Jaehong Park, piano), TCHAIKOVSKY … Anna Rakitina (direction)

Après deux programmes flamboyants qui ont lancé la nouvelle saison 2026 – 2027, l'ONPL – Orchestre National des Pays de la Loire propose un nouveau cycle hautement romantique comprenant la *Symphonie n°5* de Tchaikovski et la *Rhapsodie sur un thème de Paganini* de Rachmaninov sous la baguette ardente, nerveuse de la cheffe moscovite Anna Rakitina

---

photo : la cheffe russe Anna Rakitina

Confiée aux doigts incandescents du pianiste **Jaehong Park**, la ***Rhapsodie sur un thème de Paganini*** de **Rachmaninov**, associe

profonde nostalgie, accents rêveurs, et visions mystiques fugitives citant la mélodie du Dies Irae…

De mêmes accents fantastiques émaillent la très riche texture de **la Symphonie n°5** de **Piotr Illiytch Tchaikovski** dont chaque mouvement cite le thème du destin, tel un motif cyclique. Profonde elle aussi, passionnée et sombre, la symphonie recueille les blessures de l'expérience désastreuse du mariage de Tchaikovski, les effets de la dépression qui l'accable à sa suite.

La cheffe **Anna Rakitina** dirige deux sommets symphoniques débordant d'humanisme et

---

Concert symphonique
« *SUR UN THEME DE PAGANINI* »
dirigé par Anna Rakitina, avec Jaehong Park, piano
4 représentations événement du 17 au 22 nov. 2026



Mardi 17 nov 2026, 20h
ANGERS Centre de Congrès

Vendredi 20 nov 2026, 20h
NANTES, Auditorium Debussy

Samedi 21 nov 2026, 18h
NANTES, Auditorium Debussy

Dim 22 nov 2026, 17h
ANGERS Centre de Congrès

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'ONPL

Orchestre National des Pays de la Loire :
https://onpl.fr/agenda/sur-un-theme-de-paganini/

Durée : 90 mn

programme
Déroulé de l'événement

Sergueï Rachmaninov
Rhapsodie sur un thème de Paganini – 22'
Jaehong Park, piano

– entracte –

Piotr Ilitch Tchaïkovski
Symphonie n°5 – 45'

ONPL
Orchestre National des Pays de la Loire
Anna Rakitina, direction



sur un thème de Paganini

Temps forts de ce programme riche et diversifié, la Rhapsodie sur un thème de Paganini opus 43, permet à l'Orchestre de s'associer le feu trépidant du pianiste Jaehong Park : écrit en Suisse, créé à Baltimore en 1934, la Rhapsodie témoigne du dernier Rachma pianiste compositeur, car la partition est bien son ultime et 5ème Concerto pour piano … L'intensité du morceau, sa forme libre, proche de l'improvisation inspira à Fokine un ballet qui fut réalisé avec l'accord de l'auteur en 1939. La Rhapsodie cumule 24 variations sur le thème du 24è Caprice de Paganini : un défi pour le compositeur et une transe progressive pour l'interprète. C'est aussi l'affirmation d'un principe créateur qui joue de la Variation comme d'un cadre à la fois inspirant et pourtant conforme au canevas de départ. En somme Rachmaninov suit la même règle que Brahms dans ses Variations sur un thème de Haydn… C'est aussi un cadre exceptionnel qui favorise l'entente, le dialogue, le partage entre le clavier et l'orchestre.

Le concert se poursuit avec la Symphonie n°5 (1888) de Tchaïkovski, une quête initiatique, un vaste labyrinthe qui nous mène du désespoir, l'espoir, de la résignation malheureuse et paralysante jusqu'au retour de la vie et de la joie. Dense, élégante, mais aussi grave, annonçant les vertiges et le passage dans l'au-delà, inscrit dans le dernier mouvement de la 6ème symphonie (« Pathétique »), la Symphonie n°5 est conçue en 1888, soit une décennie après la 4ème. Moment de doute et de questionnement intense sur le sens de la musique et de sa propre vie, le contexte explique la gravité qui sous-tend toute la symphonie. Tchaïkovski souligne la constance de son inspiration qui n'a jamais faibli et regrettera après les réserves des critiques, ce trop d'affectation, un manque de sincérité qui auraient soit disant nui à son travail… Quoiqu'il en soit c'est justement son ambivalence entre éclaircie ou dépaysante insouciance qui fonde la valeur de l'opus symphonique.

CRITIQUE CD événement. Andrè SCHUEN : Lieder de MAHLER (Fahrenden Gesellen, Rückert,Kindertotenlieder / Daniel Heide, piano (1 cd DG / CAvi-music, 2024)

Enregistré au Markus Sittikus Hall à Hohenems, site bien connu du Schubertiade Festival, en avril 2024, ce cycle qui vaut récital, souligne les affinités indiscutables du baryton italien Andrè SCHUEN avec les textes graves et tendres de Mahler. Le chanteur, actuel vedette célébrée (à juste litre) du label DG Deutsche Grammophon (qui a gravé ses lieder de Schubert), est d'autant plus convaincant qu'il est accompagné par le pianiste Daniel Heide dont la carrure et l'engagement millimétré renforcent l'impact émotionnel et poétique de chaque

lied. Au final, les 3 cycles choisis composent un résumé saisissant de la lyre à la fois tragique et rêveuse mahlérienne : d'abord les 4 lieder « *Eines fahrenden gesellen* » de 1884-1885 ; les 5 lieder d'après Friedrich Rückert de 1902 : enfin, sommet de la douleur, les 5 *Kinder totenlieder* d'après le même Rückert (1904).



Les deux complices ont abordé maintes fois la langue âpre, mordante, crépusculaire ou éperdue des lieder de Mahler, sans jamais fermer l'interprétation ni la réduire d'aucune façon : la suggestion et la subtilité étant leurs idiomes partagés. Le mélomane dispose dans ce cd unique d'une approche particulièrement aboutie du lied mahlérien. La version chant / piano de chacun des 3 cycles éclaire le texte d'une intensité intimiste que la version orchestrale ne réalise pas du fait des effectifs. Plus proche du verbe enchanteur ou déchirant, la voix d'autant plus directe qu'elle est juste et ciselée dans le cas de Schuen, offre une exploration psychologique spécifiquement franche, riche : les nuances, les accents concertés entre les deux interprètes

opérant dans une compréhension intérieure qui s'avère exceptionnellement éloquente.

Contemporaine des premières esquisses de sa Symphonie 1 « Titan », celle qui caresse les étoiles et le cosmos, la composition des lieder ***Eines fahrenden Gesellen*** (1885) fixe le thème « wagnérien » du solitaire errant, voyageur maudit, perdu dans l'infini du monde… ;

Les premiers lieder de Mahler où le compositeur mêle avec sa pâte si personnelle naïveté, parodie, douleur, et pourtant espérance sont ici superbement articulés dans le sens d'une errance amoureuse (Mahler, alors chef en second à Kassel, sort essoré de sa rencontre avec la jeune cantatrice Johanna Richter dans l'hiver 1884 pour laquelle il écrit un poème utilisant pour la première fois l'expression « fahrenden gesellen » / « compagnon de voyage »). Andrè Schuen exprime l'envoûtement de la quête, un questionnement sans fin, ce poison de l'incertitude qui submerge l'impuissance du solitaire (auquel est refusé l'amour de celle qui est adorée).

Le cycle ouvre ce somptueux récital entre épure et intensité. Diseur né, adepte d'un chant économe sans aucun artifice, sauf celui d'un dépouillement volubile, Andrè Schuen excelle dans l'expression des champs expressifs contrastés : de la langueur blessée (1), à l'espoir (2) , de l'extase enchantée, dramatique et plus âpre du 3, sans omettre le chant éperdu, tragique et sombre du 4, chant le plus investi, recueilli, donc le plus emblématique de cette épure où enflent et se contractent lamentation et ampleur du souffle : triomphe ainsi le duo du chanteur et du pianiste, leur accord complice murmuré jubilatoire, leur somptueuse rondeur sonore, enivrée et empoisonnée, avec le changement de tonalité pus heureuse, où l'angoisse cède enfin à l'enchantement et à l'expérience du rêve (« Auf der Straße steht Mal im shlaf gerhut / Sur la route »)…

Même indiscutable profondeur dans les **Rückert**, et dans les Kinder totenlieder, sommet de douleur sublimée qui s'exprime de manière inédite dans le choix des harmonies si spécifiques, mêlant amertume, désespoir, mais aussi prière et renoncement. Des 5 lieder, distinguons le n°4 (8) « Um Mitternacht », proclamation à pleine voix – déclaration lumineuse et triomphale, puis enfin, dernière marche émotionnelle, le n°5 « Ich bin der welt… »,(9) qui est sous la forme d'une prière enchantée, l'indice de l'acceptation finale (et aussi comme un adieu au monde).
Enfin les **5 Kinder totenlieder** / Chant des enfants morts, fixent l'indicible deuil des parents dont Rückert et Mahler eux-mêmes, foudroyés par le parte de leur enfant.
La dignité au cœur de la douleur (10) ; ce torrent dévastateur et cette lave insidieuse et amère qui projettent l'âme au bord du gouffre (14 / n°5 « In diesem Wetter / Braus… »), ponctués d' assauts incontrôlés, d'implacable dénuement, ces visions infernales, … proposent l'expression de l'inéluctable, où après les meurtrissures s'annonce et se déploient l'apaisement, la paix recouvrée. La ductilité nuancée produite par les deux interpètes fait tout le miel et la profondeur de leur approche : approche dépouillée et économe (11) ; enlacement superlatif des deux voix fusionnés, extatiques, compulsionnelles (12) ; souplesse et onctuosité du piano comme enivré, spécialement dans le 13 (n°4 « Oft denk'ich… »).

Il fallait bien comme un baume et l'indice d'une grâce enfin accordée, le miracle de l' »***Urlicht*** » (1892), prière inespérée et sublime sur le thème de la lumière originelle (et qui fait l'accomplissement de la spectaculaire symphonie n°2 « Résurrection »). Récital de deux immenses diseurs. Magistral. **CLIC de CLASSIQUENEWS** automne 2026

vidéo

Andrè Schuen, baryton / Daniel Heide, piano – **Gustav Mahler** : « ***Lieder eines fahrenden Gesellen*** », 1885) : « *Ging heut' morgen übers Feld* »

PLUS D'INFOS sur le site de Deutsche Grammophon : https://www.deutschegrammophon.com/en/catalogue/products/mahler-lieder-andre-schuen-daniel-heide-14555?utm_source=multiple+sources&utm_medium=multiple+mediums&utm_campaign=Schuen+Heide+-+generic

---

ORCHESTRE NATIONAL DU CAPITOLE DE TOULOUSE, ven 6 nov 2026. Beatrice Rana, piano / Eva Ollikainen, direction

L'Orchestre national du Capitole de

Toulouse propose un nouvel événement symphonique à la Halle aux Grains sous la baguette de la cheffe Eva Ollikainen (grande défenseure des compositeurs du XXI : ce soir, le Polonais Lutoslawski…), et avec la pianiste italienne Beatrice Rana, soliste attendue dans le *2ème Concerto pour piano* de Brahms (créé en Hongrie en 1881 dont le *Scherzo* « méphistophélique », revêt une signification particulière dans l'œuvre de Brahms)…

Le Concerto pour orchestre de Lutoslawski est rare au concert. Créé à Varsovie en nov 1954 par le chef Witold Rowicki, la partition s'inscrit dans le folklore populaire traditionnelle particulier de la région de Mazovie. En 3 parties, l'œuvre est la plus ambitieuse et développée de son auteur. Elle égale voire dépasse en variété et enjeux, la plus longue symphonie de Lutoslawski (n°2). Emblématique dans la partie centrale du « Capriccio notturno » (mouvement 2), le motif du trio aux cors, d'inspiration robuste et viscéralement populaire. Varié, plus inventif, le dernier mouvement (« Passacaille,toccata,choral et finale »), sait produire une série de 12 variations à partir du motif de la Passacaille initiale, passant aux bois, cordes, cuivres… le cycle s'achève par une toccata, un choral et enfin, de somptueuses et grandioses sonneries conclusives.

A l’inverse, **le Concerto pour piano n°2 de Brahms** est un pilier du répertoire. C’est même une odyssée concertante dont l’ampleur de l’enveloppe orchestrale n’empêche pas un sentiment d’intimité ultime, partagé entre le piano soliste et le collectif orchestral dont se détache certains instruments individualisés (le violoncelle entre autres)…

Le pianiste doit entre autres y exprimer l’infini amoureux de Brahms, dans un jeu miroitant, diaphane, ciselé, d’une tendresse enfantine et amoureuse surtout dans l’Andante sublimé par le sentiment de pudeur. Tout le Concerto pour piano n°2 de Brahms d’une ampleur symphonique affirmée (avec ses 4 mouvements), laisse pourtant le chant du clavier s’épanouir, entre la tragédie sombre à peine voilée, la digression facétieuse (en particulier dans le dernier mouvement grazioso où scintille les motifs populaires, rythmes hongrois réservés aux cordes), et au cœur de la sensibilité brahmsienne, une hypersensibilité affective qui est la clé de cette noblesse qui retourne toujours à l’intime et à la pudeur blessée. Chaque mouvement berce par une sincérité de ton qui d’un épisode à l’autre, rétablit la grande cohérence du cycle orchestral dans son entier.Outre l’ampleur, l’intimité, ce sont aussi de somptueux appareillages de timbres qui doivent se réaliser durant cetopéra orchestral en 4 parties : cor évidemment, hautbois, sans omettre le violoncelle au début et à la fin de l’Andante qui respire alors au diapason du clavier complice : mêmes vibrations accordées entre les deux instruments. Ce doit être de très grand moment de plénitude et même de volupté sonore … purement musicale (pour plaire au critique Eduard Hanslick, défenseur acharné et souvent partisan de Brahms). Plus qu’ailleurs, le complicité et l’écoute intérieure doivent inspirer les interprètes…

_____

Grand concert symphonique
TOULOUSE, La Halle aux grains
Beatrice Rana, piano / Eva Ollikainen, direction
Ven. 6 novembre 2026 – 20h



Johannes Brahms : Concerto pour piano n° 2
Witold Lutosławski : Concerto pour orchestre

RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'ONCT / Orchestre National du Capitole de Toulouse : https://onct.toulouse.fr/eva-ollikainen-beatrice-rana-97145/

photo © Beatrice Rana DR ONCT

_____

ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE, les 4 et 5 nov 2026. Jean-Claude Casadesus & Nikola Meeuwsen. Finzi, Grieg (Concerto pour piano), Prokofiev (Roméo et Juliette)…

Suite des concerts jalonnant la saison 2026 2027

du National de Lille, celle de son jubilé fabuleux (50 ans) dont le récent « *Gala des 3 chefs* » avait inauguré le cycle symphonique anniversaire en réunissant les 3 directeurs musicaux (LIRE notre compte rendu critique ce cette soirée mémorable du 24 sept dernier). Un second anniversaire marque aussi la saison car le chef fondateur, Jean-Claude Casadesus, tournera bientôt la page de ses 90 printemps ! Le programme festif permet d'écouter le jeune pianiste et vainqueur du concours Reine Elisabeth 2025, Nikola Meeuwsen, dans le Concerto pour piano de Grieg, couplé avec une œuvre contemporaine de Graciane Finzi et apothéose orchestrale déjà abordée, plusieurs extraits de Roméo et Juliette de Prokofiev.

Photos © Ugo Ponte / ON LILLE



Avec ***Matière, Espace, Temps***, la compositrice **Graciane Finzi** propose une exploration sensible du temps et de l'espace sonore. A 25 ans (1868), le compositeur norvégien **Edvard Grieg** compose son ***Concerto pour piano***, véritable pilier du répertoire romantique. L'œuvre hautement lyrique et spectaculaire saisit immédiatement les esprits : début fracassant, à la Schumann (et comme le concerto de ce dernier, en la mineur), profondeur et introspection du mouvement lent, vertiges chorégraphiques du Final.
Pour conclure la soirée, **Jean-Claude Casadesus** a choisi l'une des pièces majeures du XXIème : la musique du ballet de **Prokofiev**, « ***Roméo et Juliette*** », en particulier la Suite

tirée de la chorégraphie intégrale. Premier grand ballet de sa période soviétique (composé en 1935, créé en 1938 à Brno), la partition est l'une des plus puissantes, harmoniquement audacieuses, mélodieusement spectaculaire, l'amour y étant une force poétique phénoménale : ce que l'histoire et l'enchaînement des épisodes refusent aux adolescents amoureux, – les destinant à une lente destruction cynique, la musique le leur offre sans détour : une apothéose et une sublimation à l'échelle cosmique. Orchestrateur puissant, dramaturge né, Prokofiev dompte l'orchestre comme un fabuleux dragon pour exprimer la fabuleuse tragédie des amants de Vérone… Du mythe inspiré de Shakespeare, le compositeur déduit une fresque à la fois flamboyante et bouleversante, avec déchirante, l'ultime scène funèbre qui emporte en décalé, les deux jeunes âmes.
Pour attendre la création tardive du ballet, Prokofiev, bien conscient de la puissance expressive de sa musique, en déduit 2 Suites pour orchestre dont le bénéfice, est un résumé très efficace de l'action et musicalement, un condensé des meilleures séquences. La première est lyrique et dansante (comprenant la Scène du balcon et la mort de Tybalt) ; la seconde psychologique et dramatique (danse des chevaliers, Juliette enfant, Père Lorenzo, Roméo auprès de Juliette, au tombeau de Juliette, .…). Prokofiev réalise une 3è Suite en 1944, beaucoup moins contrastée et expressive.

Jean-Claude Casadesus & Nikola Meeuwsen
« Une soirée exceptionnelle ! »
mercredi 4 novembre 2026 – 20h
jeudi 5 novembre 2026 – 20h
LILLE, Auditorium – Nouveau Siècle / ± 1h30 avec entracte



RÉSERVEZ VOS PLACES directement sur le site de l'ON LILLE, ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE :
https://onlille.com/choisir-un-concert/categories/jean-claude-casadesus-nikola-meeuwsen

Finzi, Matière, Espace, Temps
Grieg, Concerto pour piano et orchestre
Prokofiev, Roméo et Juliette, extraits, 1935

1. Suite N°2 : Les Montaigus et les Capulets
2. Suite N°2 : Juliette jeune fille
3. Suite N°2 : Frère Laurent
4. Suite N°2 : Danse

5. Suite N°1 : Jeux de masques
6. Suite N°1 : La mort de Tybalt

7. Suite N°2 : Danse des jeunes filles antillaises
8. Suite N°2 : Roméo sur la tombe de Juliette

concert repris en région :

Valenciennes, le phénix
vendredi 6 novembre 2026 – 20h

Dainville, Salle polyvalente
samedi 7 novembre 2026 – 20h

Autour du concert

Prélude musical
Avec les étudiants de l'École Supérieure de Musique et Danse –

Hauts-de-France
mercredi 4 novembre 2026 – 19h
jeudi 5 novembre 2026 – 19h

Bord de scène
Par Max Dozolme. Rencontre avec les artistes.
mercredi 4 novembre 2026 – 21h45

_____

CRITIQUE CD événement. « Le Tombeau de Ravel » (Ravel, Rameau, Debussy, Dukas, Messiaen, Durliat…, Gabriel DURLIAT, piano et composition (1 cd Scala Music)

La force de ce 2è album de Gabriel Durliat chez Scala Music, tient à sa double nature : son œuvre d'hommage et sa capacité créative ; l'acuité du souvenir et de la trace laissée par les Anciens, suscite un jaillissement créateur que le pianiste compositeur sait explorer avec

autant de culture que de sensibilité. Après Fauré, voici son disciple… Ravel. Le pianiste exprime toute la subtilité de l'hommage de ce dernier à son « maître », dans « *Jeux d'eau* », dédiés « au Maître Gabriel Fauré » :

…. le pianiste y déploie la magie des clapotis et de l'ondulation vive, génératrice d'images flottantes, poétiques, d'un enivrement d'une immatérialité glissante, évanescente, riche en modulations harmoniques ; en jouant la carte du « tombeau », pièce désignée pour exprimer sa propre admiration pour un autre compositeur admiré, le pianiste édifie tout un parcours de filiations assumées, certaines particulièrement créatives qui tout en rendant hommage au compositeur regretté, permettent de composer dans le style de celui que l'on pleure. Ainsi Ravel, figure centrale qui rend hommage à.. Couperin, dans les 6 séquences de son « ***Tombeau de Couperin*** », le pianiste exprime toute son admiration pour son prédécesseur, dans une élégance et une subtilité de ton toute… française. L'exemple de la « Forlane » illustre ce jeu d'inspiration récréative : celle de Ravel prolonge les pas mesurés, agiles, facétieux, plein d'esprit de celle de Couperin, jouée juste avant le Tombeau de Couperin, – et dans la transcription de… Ravel.

Comme compositeur, **Gabriel Durliat** ajoute même sa propre conception de la « ***Bourrée*** », laissée inachevée par Rameau et méritait bien cette finition à la fois vivace et même nerveuse voire impérieuse dans la réitération de sa vitalité rythmique.

Par extension du propos générique pour rendre hommage lui-même

à Ravel, le pianiste compositeur de 25 ans joue sa propre partition « ***Danse rituelle*** » qui vient heureusement dialoguer avec le Tombeau de Couperin, dans un jeu qui associe le dessin ample du rythme, des nappes harmoniques enveloppantes, dans un balancement entre proche et lointain, entre « vivacité et résonance », sur un rythme résolument chorégraphique, dionysiaque quand le clavier n'exprime pas des paysages plus intimes où sont enchâssés des motifs de Ravel lui-même.

A la tentation du pastiche stylistique, se joint aussi la propre sensibilité de celui qui rend hommage ; ainsi l'art du pianiste suggestif et nuancé dévoile comme **Debussy**, rendant hommage à Rameau, édifie sa propre image fantasmée et nostalgique de la Sarabande, héritée de son confrère du XVIIIè ; à pas feutrés, mais résolus, l'évocation semble surgir d'une ombre propice, pleine de tendresse respectueuse, pour inviter à un voyage intérieur dont le pianiste dévoile peu à peu la matière des avancées harmoniques, a force des images illusionnistes comme un rêve qui se déroule… et qui finit comme il a commencé dans le silence.

De même, plus mystérieux encore, **Dukas** regrettant la perte de Debussy, cite en lui attribuant une nouvelle enveloppe funèbre, certain thème de Prélude à l'Après midi d'un faune… dans son « ***Tombeau de Claude Debussy*** », subtiles références qui coulent de source là encore, sous les doigts de Gabriel Durliat. Dukas semble y prolonger l'ardent désir du Faune, y suspendre son attente insatisfaite, fixer son questionnement, ainsi tissé comme un filigrane sans terminaison réelle (sinon les notes répétées finales qui questionnent sans répondre).
On retrouve cette même interrogation profonde, fondamentale dans l'hommage de **Messiaen** à son maître Dukas : sa pièce pour le Tombeau de ce dernier, répète une série d'accords qui sonnent comme un carillon fantastique revenant toujours au mystère de la mort, s'enfonçant peu à peu dans le grave sépulcral.

Après la grâce suspendue, aérienne, des *Tendres Plaintes*

(suite en ré mineur) de Rameau, inscrite dans la pudeur nostalgique, Gabriel Durliat prolonge ce caractère d'enchantement poétique dans ***Pavane pour une infante défunte*** (1902), ultime révérence musicale d'une série puissamment suggestive ; dans ce goût pour un archaïsme reformulé, le pianiste exprime l'admiration de Ravel pour les anciens : son élégance épurée inscrit la justesse du geste et de l'inspiration entre mélancolie et gravité, innocence et majesté. Le pianiste y déploie un jeu toute un subtilité suggestive, une éloquence fine et rêveuse.

CRITIQUE CD événement. « Le Tombeau de Ravel « , Gabriel DURLIAT, piano et compositio (1 cd Scala Music) – Enregistré du 9 au 11 septembre 2025 à La Scala Provence (Avignon), sur un piano Yamaha CFX – CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2026 – Parution : 2 octobre 2026 / Label Scala Music – Photo : Gabriel Durliat © Thomas O'Brien

programme

Ravel : Jeux d'eau, M. 30
Rameau : Suite en ré majeur : Les Tendres Plaintes
Debussy : Images, 1re série – Hommage à Rameau
Dukas : « La Plainte, au loin, du Faune… » (Tombeau de Debussy)
Messiaen : Pièce pour le Tombeau de Paul Dukas

Couperin : Forlane (Concerts Royaux) – transcr. Ravel
Ravel : Le Tombeau de Couperin, M. 68 (6 mouvements)
Ravel / Durliat : Bourrée pour le Tombeau de Couperin (reconstitution)
Durliat : Danse rituelle, pour le Tombeau de Maurice Ravel
Ravel : Pavane pour une infante défunte, M. 19

LIRE aussi notre présentation annonce du cd de Gabriel Durliat Le Tombeau de Ravel (1 cd Scala Music) : ANNONCE CD événement. « Le Tombeau de Ravel » : Couperin, Rameau, Fauré, Ravel, Debussy, Messiaen, Durliat… , Gabriel DURLIAT, piano et composition (1 cd Scala Music) | ClassiqueNews
https://www.classiquenews.com/annonce-cd-evenement-le-tombeau-de-ravel-couperin-rameau-faure-ravel-debussy-messiaen-durliat-gabriel-durliat-piano-et-composition-1-cd-scala-music/

En hommage au génie de Maurice Ravel, un compositeur qui « apporte tant de joie dans ma vie de musicien », le jeune pianiste Gabriel Durliat qui est aussi chef d'orchestre et compositeur, conçoit pour son 2è album chez Scala Music, ce « Tombeau de Ravel », un cycle minutieusement choisi qui vaut hommage respectueux à celui dont « l'ingéniosité fascine et la pudeur des sentiments bouleverse ».



PROCHAINS CONCERTS

3 octobre / CONCERT SORTIE du CD Le Tombeau de Ravel (Scala Music), Scala Paris
16 octobre / Récital – Festival Ouverture, Semur-en-Auxois
2 novembre 2026 / Récital – Bibliothèque de la Grange-Fleuret, Paris

PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur SCALA MUSIC / Gabriel Durliat : Le Tombeau de Ravel – 1 cd Scala Music :
Le Tombeau de Ravel :
https://scalamusic.fr/products/le-tombeau-de-ravel

entretien

LIRE aussi **notre ENTRETIEN avec Gabriel DURLIAT** :
ENTRETIEN avec le pianiste Gabriel DURLIAT, à propos de son nouvel album Le Tombeau de Ravel … | ClassiqueNews
https://www.classiquenews.com/entretien-avec-le-pianiste-gabriel-durliat-a-propos-de-son-nouvel-album-le-tombeau-de-ravel/

Après Fauré, Gabriel Durliat s'intéresse au mystère Ravel… fasciné par ses sortilèges, le pianiste explorateur qui est aussi compositeur, questionne tout ce qu'a de spécifique la musique française dont Ravel est un ambassadeur majeur : « une certaine relation incantatoire au rythme » , des « couleurs harmoniques riches », la recherche sonore « dans la vivacité et la résonance »… En jouant avec le genre du Tombeau, hommage et célébration d'un confrère admiré, Gabriel Durliat retisse des filiations affectives, de Ravel à Couperin (et à Fauré), de Debussy à Rameau, de Messiaen à Dukas… Des correspondances et des filiations artistiques se précisent, où s'inscrivent aussi les propres compositions de l'interprète …



CRITIQUE, festival. TOULOUSE, Cloître des Jacobins, le 29 septembre 2026. Récital de Jonathan BISS

C’est dans le magnifique écrin de la salle capitulaire du Cloître des Jacobins, ce lieu à l’atmosphère unique et à l’acoustique magique, que s’est tenu l’avant-dernier concert de la 47e édition du festival “*Piano aux Jacobins*”. Un rendez-vous qui a tenu toutes ses promesses, porté par un pianiste d’exception, l’Américain Jonathan Biss. Reconnu comme un interprète majeur de Beethoven, Schubert et Schumann, l’artiste n’a pas seulement confirmé sa réputation. Il a offert une véritable célébration du miracle de la musique, cette force plus puissante et plus juste que les mots dans l’expression du sentiment. Le programme, savamment construit autour de cette idée, a pris la forme d’une odyssée où chaque pièce dialoguait avec la suivante, tissant une toile d’une émouvante cohérence.

Et ce sont des pièces de **Félix Mendelssohn** qui ont ouvert le

bal, avec trois *Romances sans paroles* (op. 38 n°6 et n°3, et l'op. 54 n°4), qui ont déployé d'emblée une dentelle sonore d'une transparence confondante, chaque mélodie se détachant avec une pureté limpide dans l'acoustique généreuse de la salle. Le toucher de **Jonathan Biss**, d'une sensibilité rare, fait chanter le piano. Le voyage s'est ensuite poursuivi en terres tchèques avec **Leos Janáček**. Les deux pièces extraites de *Sur un sentier recouvert*, *La Parole Manque* et *Anxiété Indicible*, ont révélé un tout autre visage. Le pianiste a su saisir la fragilité et la tension de ces confidences intimes, ce mélange de mélancolie et d'urgence si caractéristique du compositeur. La transition fut brutale, poignante, et pourtant d'une logique implacable dans le discours du récital.

Vint ensuite le moment le plus inattendu de la soirée. Avec la pièce de **Gyorgy Kurtag** (« *Conversation tranquille avec le Diable* » et « *Silence* »), Jonathan Biss a poussé l'exploration vers des territoires plus extrêmes, faits de silences éloquents et de dissonances expressives. Mais c'est avec KIRSTEN et sa pièce *"Speak to me"* que le récital a pris une dimension véritablement théâtrale. Jonathan Biss, dans un geste d'une générosité touchante, a tenu à présenter lui-même l'œuvre, s'exprimant dans un excellent français qui a conquis le public. Cette pièce, qui dramatise le mythe d'Écho et Junon, a vu le pianiste littéralement incarner la musique : une première partie où le chant et la parole se mêlaient au jeu instrumental, avant que l'instrument ne reprenne ses droits dans une dernière partie d'une intensité poignante. Un moment suspendu, d'une grande originalité et force.

Après un *précipité* – comme un resserrement du temps avant l'explosion finale –, le récital a atteint son apogée avec **Robert Schumann**. D'abord les *Variations des esprits*, œuvre ultime et hantée du compositeur, puis l'immense *Fantaisie en ut majeur*, op. 17. Dans ces pages testamentaires, Jonathan Biss a livré une interprétation habitée, conjuguant la fièvre créatrice et le contrôle le plus absolu. La *Fantaisie* a

déployé ses vagues successives avec une noblesse et une puissance telluriques, le pianiste faisant vibrer le *Steinway* du festival dans un engagement total. Face aux appels nourris du public, il a offert, comme *bis*, le mouvement lent de la *Sonate pour piano n° 10* en ut majeur, K. 330 de **W. A. Mozart** : un *Andante cantabile* d'une simplicité désarmante. Après les tourments et les vertiges de Schumann, cette page a agi comme une bénédiction. Le pianiste l'a jouée avec un toucher d'une douceur infinie, un *legato* chantant, sans la moindre affectation. Ce n'était pas un *bis* de virtuosité, mais un cadeau d'intimité, une parole apaisée, presque un adieu murmuré.

En refermant ce récital, une évidence s'impose : **Jonathan Biss** n'est pas seulement un pianiste d'une technique irréprochable, mais aussi un conteur et un passeur. Il a fait de ce programme une traversée cohérente et bouleversante, où la musique a effectivement dit ce que les mots ne peuvent exprimer.

CRITIQUE, festival. TOULOUSE, Cloître des Jacobins, le 29 septembre 2026. Récital de Jonathan BISS. Crédit photo (c) Emmanuel Andrieu

ENTRETIEN avec le pianiste Gabriel DURLIAT, à propos de son nouvel album Le Tombeau de Ravel …

Après Fauré, Gabriel Durliat s'intéresse au mystère Ravel... fasciné par ses sortilèges, le pianiste explorateur qui est aussi compositeur, questionne tout ce qu'a de spécifique la musique française dont Ravel est un ambassadeur majeur : « une certaine relation incantatoire au rythme » , des « couleurs harmoniques riches », la recherche sonore « dans la vivacité et la résonance »… En jouant avec le genre du *Tombeau,* hommage et célébration d'un confrère admiré, Gabriel Durliat retisse des filiations affectives, de Ravel à Couperin (et à Fauré), de Debussy à Rameau, de Messiaen à Dukas… Des correspondances et des filiations artistiques se précisent, où s'inscrivent aussi les propres compositions de l'interprète …

Photo : Gabriel Durliat, pianiste, compositeur, chef d'orchestre © Thomas O'Brien

CLASSIQUENEWS : Selon quels critères avez vous sélectionné les 10 pièces de ce programme ? Dans quel but ?

Gabriel Durliat : Après un premier disque consacré à la musique de Gabriel Fauré mise en regard de celle de Bach, il était naturel de poursuivre mon exploration du répertoire français, qui m'est très cher, par Maurice Ravel, l'élève de Fauré. A l'image des Jeux d'eau, dédiés « au maître Gabriel Fauré » qui ouvrent ce disque, j'ai pensé ce programme comme une succession d'hommages musicaux dont Ravel serait la figure centrale. C'est ainsi que j'ai voulu mettre à l'honneur le genre du « tombeau », très en vogue au début du XXe siècle en France, et qui consiste pour un compositeur à rendre hommage en musique à l'un de ses pairs disparus.

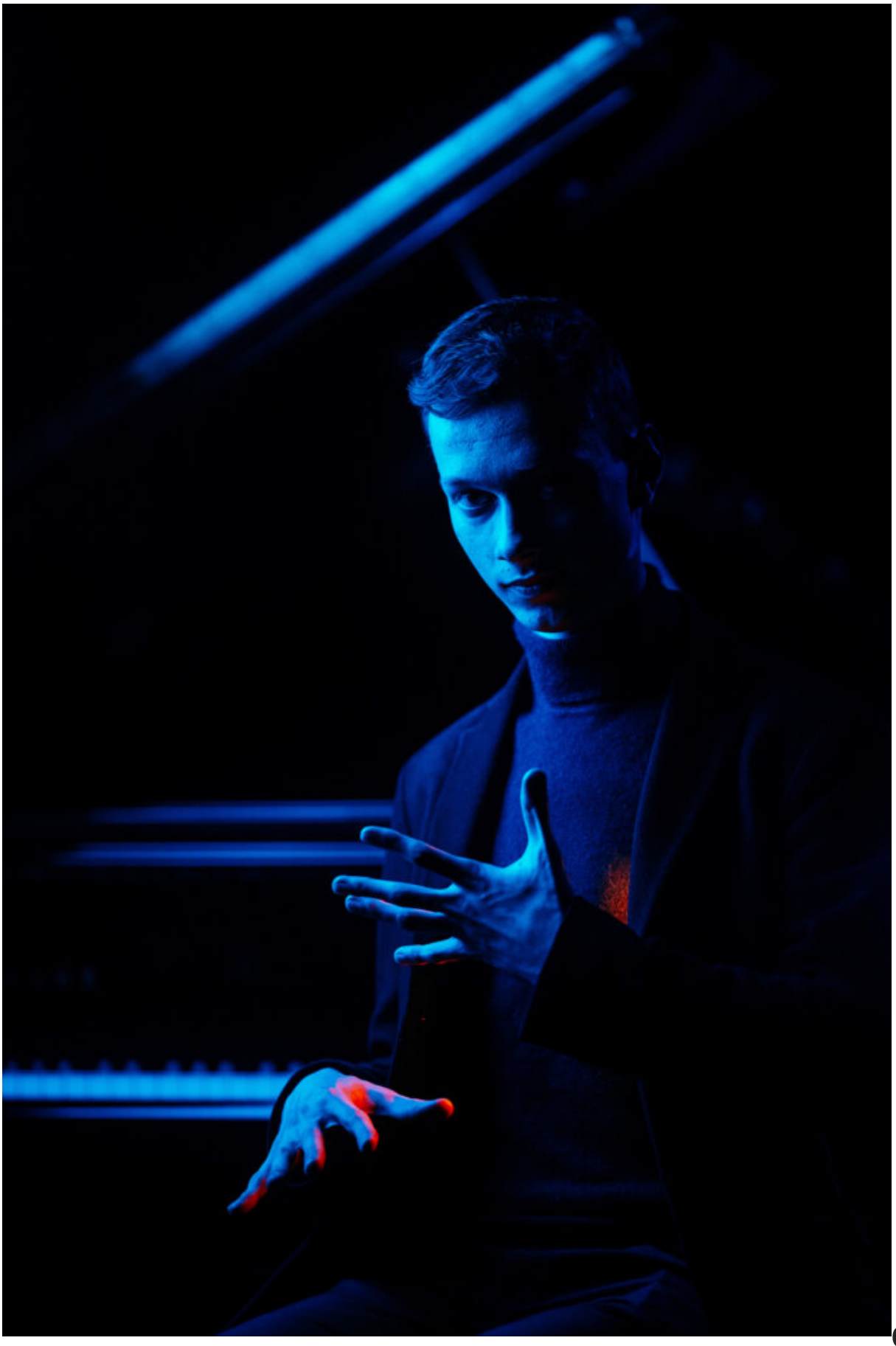
CLASSIQUENEWS : Présentez-nous le caractère de votre composition « danse rituelle » pour le Tombeau de Ravel ? Quel en est le cheminement du début à la fin et le sens ? Qu'admirez-vous chez Ravel ? Quel élément du compositeur, avez-vous mis en lumière dans votre pièce ?

Gabriel Durliat : J'aime lier étroitement mes activités d'interprète et de compositeur. Ma fréquentation quotidienne du répertoire devient alors l'élément déclencheur d'un acte créatif que je pourrais même appeler interprétation au sens très large du terme.
En l'occurrence, mon intention était double dans la Danse rituelle. D'une part, prolonger le tombeau de Couperin en écrivant une sorte de danse additionnelle à cette suite qui reprenne des éléments thématiques de l'œuvre de Ravel. D'autre

part, j’ai voulu penser une pièce qui rassemble des caractéristiques du style français : une certaine relation incantatoire au rythme, des couleurs harmoniques riches et lumineuses, une certaine manière de faire sonner le piano dans la vivacité et la résonance.

CLASSIQUENEWS : Le genre du « Tombeau » comme le principe de l’hommage ou de la célébration, suggèrent une sorte de révérence au compositeur célébré, avec référence à son style. En quoi « l’exercice » permet-il aussi un certaine créativité originale de la part de celui qui rend hommage ? Par exemple dans les cas de Debussy pour Rameau ; de Messiaen pour Dukas…

Gabriel Durliat : C’est tout l’intérêt de ce genre. On pourrait avancer que Rameau ou Debussy n’ont guère besoin d’un tombeau dans la mesure où, par leur génie propre, ils l’ont érigé eux-mêmes !
Ce qui me semble intéressant dans l’exercice est la grande part de subjectivité, assumée, qu’il comporte.
Dans « Hommage à Rameau », Debussy fait du Debussy avec une vision personnelle et fantasmée de la sarabande et d’une certaine nostalgie qu’il perçoit dans les œuvres de Jean-Philippe Rameau.
Dans « La plainte, au loin, du Faune… », Dukas cite avec une grande subtilité le thème du « Prélude à l’après-midi d’un Faune », qui vidé de son caractère initial de rêverie sensuelle devient une déchirante déploration funèbre de celui-ci qui vient de perdre un ami cher. Le tombeau n’est ni un pastiche ni une musique de deuil. Il est l’expression poétique d’un souvenir fixé pour l’éternité.



Gabriel Durliat © Thomas O’Brien

CLASSIQUENEWS : Quel est le sens de la Bourrée que vous avez reconstituée ?

Gabriel Durliat : J'ai eu la grande chance d'avoir accès au manuscrit du Tombeau de Couperin de Ravel, dont l'original se trouve à la Morgan Library de New York. Quelle ne fut pas ma surprise de découvrir au milieu d'esquisses des six mouvements qui composent la pièce, une page entière consacrée à un projet de Bourrée d'une vingtaine de mesures.
J'ai souhaité relever le défi de reconstituer ces esquisses incomplètes en veillant à rester au plus près des éléments laissés par Ravel. Je propose donc ici une version possible de ce qu'aurait pu devenir cette pièce si elle avait été intégrée au cycle.

CLASSIQUENEWS : Comment s'inscrit ce nouveau programme à ce moment de votre travail artistique, comme pianiste et comme compositeur ?

Gabriel Durliat : J'ai le souci constant de penser mes programmes comme des enchaînements d'œuvres qui puissent s'éclairer et former un tout cohérent. Du reste, ce travail d'agencement constitue la seule part véritablement créative du travail de l'interprète. Dans mon cas, la composition vient parfois prolonger cette recherche, lorsqu'elle peut le faire de manière pertinente.
Plus généralement, je m'épanouis dans l'idée de décloisonner les pratiques artistiques.
La direction d'orchestre qui occupe une place de plus en plus grande dans ma vie de musicien s'inscrit également dans cette démarche.
Plus spécifiquement, l'enregistrement d'un disque est un exercice qui fait beaucoup grandir musicalement en ce qu'il oblige à se confronter très directement à soi : à son jeu, à

ses choix d'interprétation, à des certitudes qui n'en sont généralement pas, à ses doutes…
Il faut choisir des prises, donc renoncer à d'autres, prendre des décisions que l'on regrettera certainement dans dix ans et à un certain égard, tant mieux !
C'est un niveau d'intimité avec soi-même et avec les œuvres qui marque un avant et un après et qui nourrit beaucoup la relation que l'on a au compositeur que l'on enregistre.

Propos recueillis en septembre 2026

cd

LIRE aussi **notre présentation annonce du cd de Gabriel Durliat Le Tombeau de Ravel** (1 cd Scala Music) : https://www.classiquenews.com/annonce-cd-evenement-le-tombeau-de-ravel-couperin-rameau-faure-ravel-debussy-messiaen-durliat-gabriel-durliat-piano-et-composition-1-cd-scala-music/

En hommage au génie de Maurice Ravel, un compositeur qui « apporte tant de joie dans ma vie de musicien », le jeune pianiste Gabriel Durliat qui est aussi chef d'orchestre et compositeur, conçoit pour son 2è album chez Scala Music, ce « Tombeau de Ravel », un cycle minutieusement choisi qui vaut hommage respectueux à celui dont « l'ingéniosité fascine et la pudeur des sentiments bouleverse ».



_____

ANNONCE CD événement. « Le Tombeau de Ravel « , Gabriel DURLIAT, piano et composition (1 cd Scala Music) – Enregistré du 9 au 11 septembre 2025 à La Scala Provence (Avignon), sur un piano Yamaha CFX – Prochaine critique complète à venir sur classiquenews.com / CD CLIC de CLASSIQUENEWS automne 2026 – Parution : 2 octobre 2026 / Label Scala Music – Photo : Gabriel Durliat © Thomas O'Brien

programme

Ravel : Jeux d'eau, M. 30
Rameau : Suite en ré majeur : Les Tendres Plaintes
Debussy : Images, 1re série – Hommage à Rameau
Dukas : « La Plainte, au loin, du Faune… » (Tombeau de Debussy)
Messiaen : Pièce pour le Tombeau de Paul Dukas
Couperin : Forlane (Concerts Royaux) – transcr. Ravel
Ravel : Le Tombeau de Couperin, M. 68 (6 mouvements)
Ravel / Durliat : Bourrée pour le Tombeau de Couperin (reconstitution)
Durliat : Danse rituelle, pour le Tombeau de Maurice Ravel
Ravel : Pavane pour une infante défunte, M. 19

PROCHAINS CONCERTS

3 octobre / CONCERT SORTIE du CD Le Tombeau de Ravel (Scala Music), Scala Paris

16 octobre / Récital – Festival Ouverture, Semur-en-Auxois

2 novembre 2026 / Récital – Bibliothèque de la Grange-Fleuret, Paris

PLUS D'INFOS sur le site de l'éditeur SCALA MUSIC / ***Gabriel Durliat : Le Tombeau de Ravel*** – 1 cd Scala Music : https://scalamusic.fr/products/le-tombeau-de-ravel

---

BUCAREST. CONCOURS ENESCU. Les Lauréats de la section PIANO sont…

Après la section Violon que nous évoquions hier dans une brève, la 20e édition du Concours international George Enescu s'est achevée ce samedi 19 septembre, sur la scène de l'Athénée Roumain, avec la finale de la section Piano. Devant un public conquis, les trois finalistes se sont produits aux côtés de l'Orchestre philharmonique George Enescu, placé sous la direction de la cheffe Daniela Candillari.

Le Premier Prix a été décerné au pianiste sud-coréen **Jeongwoo Lee**, âgé de 18 ans, plus jeune finaliste de la catégorie. Il a

interprété le *Concerto pour piano n° 2 en fa mineur, op. 21* de Frédéric Chopin, une prestation qui a séduit à la fois le jury et le public. En plus du Premier Prix, doté de 15 000 euros, Jeongwoo Lee s'est vu décerner six prix spéciaux : le Prix du Public, le Prix « Radu Lupu » pour la meilleure interprétation d'une œuvre de George Enescu (Suita n° 2 en ré majeur, op. 10), le Prix pour la meilleure interprétation de l'œuvre imposée (*Hammers and Tongs* de Karim Al-Zand), le Prix « Playing for Tomorrow » offert par BRD – Groupe Société Générale, ainsi que le Prix École Cortot.

Le Deuxième Prix revient au pianiste chinois **Yiming Guo** (24 ans), qui a défendu le *Concerto pour piano n° 3 en do majeur, op. 26* de Sergueï Prokofiev. Le Troisième Prix est attribué au Taïwanais Pin-Hong Lin (25 ans), qui a interprété le *Concerto pour piano n° 2 en si bémol majeur, op. 83* de Johannes Brahms. Enfin, **Inya Cutova** (17 ans) reçoit le Prix Constanța Erbiceanu, décerné au concurrent roumain le mieux classé dans la section piano et offert par la Fondation culturelle Erbiceanu.

Le jury international de la section piano était présidé par la pianiste Lilya Zilberstein, entourée notamment de Nelson Goerner, Rena Shereshevskaya, Vovka Ashkenazy, Marie-Ange Nguci ou encore Dana Borșan et Raluca Știrbăț. Cette finale clôturait une édition record, marquée par 819 inscriptions provenant de 58 pays, et qui a vu la victoire du violoniste américain Jayden King (11 ans) et du violoncelliste suisse Samuel Niederhauser.



crédit photo (c) Andreï Gindac

CRITIQUE, concert. DIJON,

Auditorium, le 19 sept 2026. BRAHMS / SIBELIUS… Orchestre Philharmonique de Bergen, Leif Ove Andsnes (piano) / Dima Slobodiouk (direction)

La prodigieuse phalange norvégienne déploie ses splendides atours sur la scène Dijonaise ; une session symphonique majeure qui démontre à nouveau que l'actualité se déploie aussi hors de la Capitale : l'Auditorium de Dijon se faisant ce soir un splendide écrin pour les vertiges orchestraux. L'Orchestre de Bergen / Bergen Philharmonie Orchestra, l'une des plus anciennes phalanges européennes est gratifié d'une réputation enviable qui se révèle amplement justifiée.

La souplesse des cordes, leur clarté polyphonique, le sens des phrasés d'une éloquence insolente, le fruité mordant, sensuel des bois [hautbois, bassons, clarinettes], sans omettre ce vrombissement sourd et voluptueux des cuivres qui expriment étincelants, noblesse et puissance… sont ses principales qualités. Elles captivent immédiatement. Assujetties, ciselées

par la direction précise et nerveuse du chef requis, **DIMA SLOBODENIOUK**, les instrumentistes norvégiens redoublent de relief et de nuances, éclairant le développement et le sens comme les particularités structurelles des œuvres ; ceci vaut surtout pour la seconde partie où sont enchaînées la pièce de la compositrice contemporaine Anna BERG et point d'orgue de la soirée, la 5ème Symphonie de Jean SIBELIUS dont l'activité et les choix interprétatifs, dans un répertoire familier, ont atteint au sublime.



Sur le thème du Nord, le programme débute avec **le Concerto pour piano n°2 de BRAHMS** (le génie de Vienne est né dans la septentrionale Hambourg), une œuvre qui permet à l'orchestre de poursuivre ainsi sa tournée européenne avec le pianiste (et compatriote) **Leif Ove Andsnes** dont la complicité avec l'orchestre remonte aux années 1980, soit il y a 40 ans. Une entente naturelle qui permet aux interprètes d'exprimer toutes les tensions comme l'ardent désir d'une Brahms aussi passionné qu'amoureux. Les 4 mouvements détaillent en réalité une odyssée sentimentale dans la splendeur d'une orchestration raffinée où se distingue le jeu tout en dialogue et souvent fusionné entre piano et orchestre. L'envoûtement du début du premier mouvement (et son sublime solo de cor), expose sous les doigts fluides du soliste, la couleur enivrée du clavier ; le piano déploie sa déclaration de plus en plus fougueuse dont les accents ardents, voluptueux dialoguent avec les bois : Leif Ove Andsnes éclaire l'impérieux désir qui entraîne peu à peu tout l'orchestre,

libérant cette lave impériale et passionnée qui sous la délicatesse du jeu pianistique, recèle profondeur et ampleur, accents acides et gouffres amers. Cette ambivalence expressive est davantage développée dans le 2è mouvement (en forme de Scherzo ou allegro appassionato), plus nerveux et agité (bouillonnement en début de séquences des 6 contrebasses); clavier et orchestre y captivent par leur élégance complice, une sorte de fusion dansante qui dans les méandres conflictuels, les aspérités acides, n'écarte pas, grâce au jeu du pianiste, l'élégance et la souplesse, expression nuancée d'une tendresse blessée ni les feux presque incontrôlés d'une fureur, explicite et libérée dans le final. Le point d'orgue demeure le 3è mouvement (Andante) qui ré expose et développe le caractère extatique du début du Concerto ; c'est un retour dans les climats du rêve dont la texture s'épanouit dans le chant complice du violoncelle (et ses réponses au basson) ; le piano en extase, comme suspendu, exprime une insouciance inédite, dans un chambrisme exacerbé qui se joue alors entre le piano, accordé aux 2 violoncelles et au hautbois. Ce quatuor subtilement orfévré ce soir, dévoile le passage de la déclaration à la confession. C'est l'acmé de tout le Concerto, superbement ciselé par l'orchestre et le soliste tout à fait en phase. Enfin le dernier mouvement rompt avec la gravitas des deux premiers : les interprètes comme délivrés, expriment tout ce qu'a de « grazioso » ce dernier allegro, qui dilue toute tensions dans un nouveau jeu dansant voire facétieux. Beau contraste avec la couleur tragique sous jacente dès le début. Chaleureusement applaudi, Leif Ove Andsnes joue en bis, clin d'oeil plein d'à propos au regard de ce qui suit en 2è partie, un impromptu de… Sibelius, dont le jaillissement aquatique continu, le flux d'une fluidité souveraine, prélude aussi à la pièce contemporaine d'Ana Berg.

Avant Sibelius, les musiciens norvégiens jouent « ***Nuances of Water*** » dont la double nature, micro – macro préfigure la

texture ambivalente sibélienne. L’ample architecture de la compositrice **ANNA BERG** sollicitant tout l’orchestre dont un tuba et des percussions agiles, percutantes, convoque développement colossal et déflagration, cependant à l’écoute de la fluidité suggestive qui innerve tous les pupitre sans exception. La pièce convient d’autant mieux au grand orchestre de Bergen qu’elle a été commandée par lui et composée pour l’effectif. Inspiré par la magie de l’eau, elle a été créée au Grieg Hall en 2026, puis nominé pour un Harpa Award. L’œuvre aux clameurs envoûtantes est assurément bien dans le thème naturel que développe ensuite Sibelius : l’orchestre y devenant cet organe mouvant qui exprime toutes les vibrations – jubilatoires ou conflictuelles de la Nature et du Vivant.

A l’Auditorium de Dijon, le fabuleux Philharmonique de Bergen dans la 5ème de Sibelius



S’agissant de la **5ème de Sibelius**, **le Bergen Philharmonie orchestra** éclaire comme peu l’écriture Sibélienne. La hauteur de vue est magistrale et la profondeur suractive qu’y développent chef et instrumentistes éblouissent littéralement. Plus que tout autre (y compris Mahler dans sa n°4), la 5e de Sibelius se place au cœur de la Nature, il en exprime chaque vibration frémissante, le souffle incontrôlable, l’ineffable activité ; il en révèle le chant organique, murmurant ou rugissant, s’attachant à dessiner la particule initiale, primitive qui coagulant avec les autres, construit peu à peu la série d’arches grandioses qui manifestent le mystère miraculeux du vivant. Magicien de l’orchestration, Sibelius ose des combinaisons sonores prodigieuses dont le charme servi par un tel orchestre, ensorcèle. Des exemples ? Ainsi le flux contrasté, imprévisible du premier mouvement [à travers ses 4 séquences très minutieusement annotées], comme dans le 3ème mouvement, le portique révélé dans sa majesté par les cuivres souverain distanciés,… Deux temps forts qui s’avèrent saisissants [évoquant un souvenir tenace du compositeur, grand

observateur du motif naturel : l'envol des 16 cygnes comme l'emblème triomphant de ce panthéisme lumineux].

D'un bout à l'autre et dans chaque mouvement, idéalement articulé, le chef éclaire la captivante activité des cordes et le chant majestueux des cuivres qui façonnent plusieurs séquences d'extase sonore (dans des tuilages harmoniques saisissants). Du début à la fin, le chef maître de tous les défis, **DIMA SLOBODIOUK** agit pour la clarté du tissu contrapuntique, l'étagement des plans simultanés entre pupitres, comme il reste soucieux de la lisibilité, des détails comme de l'architecture globale.

Symphonie n°5 de Sibelius

La version de ce soir est la plus tardive (1919), fruit de remaniements successifs dont le flux structurel suit sans aucun éparpillement un développement dramatique dense, contrasté, resserré. Soit 30 mn d'un cheminement souvent bouleversant.
C'est d'abord au début du **premier mouvement (I)** la somptueuse mélodie amorcée aux cors, flûtes, hautbois qui dessine un prélude d'un pastoralisme fusionnel… sa souplesse active ne cessera jamais jusqu'à la résolution finale. L'Orchestre exprime et la puissance et le scintillement miraculeux de la Nature en une infinité de nuances et d'accents, idéalement connectés. La vision architecturée se déplace et agit en cascades, diffusant des torrents de particules qui se régénèrent à mesure que le flux orchestral se déroule. Telle vision captive : les cordes au dessin sinueux, murmuré, à la fois inquiétant (accordé au basson ténébreux) exprime au plus près les forces vitales primitives, nerveuses, actives, jalonnées par de somptueuses vagues forte fortissimo.
Le chef et les instrumentistes questionnent le mécanisme

mystérieux de la Divine Nature, un miracle organique qui cristallise et s'agrège, porté par une impérieuse énergie. Le propre de Sibelius est de dévoiler les forces en présence, entités simultanées, peu à peu canalisées en une lame déferlante et de plus en plus embrasée. Le détail des cordes, des bois, les formidables cuivres qui couronnent les tutti, façonnent un premier mouvement (I), agile, erratique, dont les 4 séquences enchaînées (***Tempo molto moderato – Largamente – allegro moderato, puis Presto***) composent un ample crescendo de plus en plus fiévreux, jusqu'au dernier accord exalté et conquérant.
L'Andante quasi allegretto (II) qui suit, marque une pause heureuse, inscrite dans la clarté et la transparence où l'accord des cordes et des bois (clarinettes, hautbois, flûte) exprime une irrépressible tendresse, enchantée. C'est une pause enivrée que tempère l'appel incessant des cuivres. Les musiciens norvégiens en détaillent la parure sensuelle mais aussi l'esprit de plus en plus facétieux (pizz des cordes ciselés, dansants). Dima Slobodeniouk, précis, engagé, n'oublie jamais la pression de la lave qui couve, sous la remarquable étoffe orchestrale. Ce jeu d'équilibre entre hédonisme formel et architecture instable produisent des miracles sonores très proches du dessein de Sibelius, autant pointilliste que fougueux dramaturge.
Le III est de la même eau où éblouit la vélocité des cordes, leur fine clarté polyphonique, nappe cristalline sur laquelle rayonne et se diffuse l'appel des cuivres, dont la noblesse et un tempo irréel suggèrent ce fameux envol des cygnes, moto de toute la symphonie. Grâce à la cohésion expressive des instrumentistes, le geste clair et économe du chef, la pensée orchestrale de Sibelius, – l'architecte et le poète, se réalise jusque dans ses harmonies mêlant étrange et sublime dans un final retentissant, dont les 6 brefs accords, cinglants, impérieux (les 2 derniers avec timbales) disent la régénération ultime.

Soirée au programme ambitieux d'une tenue superlative qui a

fait de l’Auditorium de Dijon, le temps d’une soirée, un haut lieu symphonique et l’écrin d’une expérience sonore inoubliable.

CRITIQUE concert. Opéra de Dijon, le 19 sept 2026. Orchestre Philharmonique de Bergen / Bergen Philharmonie Orchestra / **Dima Slobodeniouk**, direction. Concerto pour piano n°2 de Brahms (**Leif Ove Andsnes**, piano) – Symphonie n°5 de Sibelius – photos © studio classiquenews 26

prochain concerts symphoniques à l’Opéra de Dijon

Prochains concerts symphoniques événements à l’Opéra de Dijon : **l’**Orchestre Français des jeunes, **le 6 déc 2026** / l’Orchestre Victor Hugo, **le 22 déc 2026**/ l’Orchestre national de France : « nouvel An à Broadway, **le 7 janv 2027…** Plus d’infos sur le site de **l’Opéra de Dijon** (volet « *musique* ») : https://opera-dijon.fr/fr/au-programme/calendrier/saison-26-27/musique

---

CRITIQUE, festival. TOULOUSE, 47ème Festival « Piano aux Jacobins » (Salle capitulaire du cloître), le 17 septembre 2026. Récital d'Anna PETROVA-FORSTER.

Anna Petrova-Forster est une pianiste-musicologue russe dont la spécialité est de défendre tout un répertoire oublié. Pour le 47e festival « *Piano aux Jacobins*« , elle construit son programme en deux temps ; d'abord, elle nous fait découvrir un certain Jan Václav Voříšek.

Ce musicien qui a eu beaucoup de succès et a connu Schubert, a le premier nommé Impromptu des pièces pour piano. Dans un français parfait avec forces détails, Anna Petrova-Forster nous a détaillé les éléments musicaux qui font le lien entre Voříšek et Schubert dont on sait avec quel génie il s'est emparé de ce mot d'Impromptu. Nous avons ensuite écouté quatre *Impromptus* et deux *Rhapsodies* de Voříšek. C'est un piano bien écrit à la manière d'un Haydn tout jeune. Le jeu de question-réponse qui aimablement devient vite ennuyeux. Tout à l'opposé de Schubert qui invente forme et fond, dans les *Impromptus* de Voříšek sont prévisibles et rien ne surprend jamais. Le jeu d'Anna Petrova-Forester est toujours très égal. La main gauche

est magnifique et tient le *tempo* avec rigueur. La virtuosité qui peut s'exprimer dans les *Rhapsodies* est bien agréable. Malgré les qualités indiscutables de la pianiste, la première partie du concert entièrement consacrée à ce compositeur s'étire sans passion. Pour nous il restera celui qui a inventé le mot Impromptu sans en avoir trouvé la transcription musicale. C'est Schubert qui a fait de ses huit *Impromptus* quelque chose de tout à fait génial, on ne se lasse pas de les réécouter dans de nombreuses versions de qualité.

La deuxième partie consacrée à la *Sonate en la mineur D845* de **Franz Schubert**, passe presque trop vite. Après l'ennui poli de cette première partie viennoise qui se voulait chic, Schubert propose une musique de génie. Cette *Sonate* est une merveille. Elle passe pour être la plus aboutie des grandes dernières sonates avec une forme quasi parfaite. Anna Petrova-Forster nous régale de la mise en lumière de la forme avec une majestueuse construction des plans, des nuances très maîtrisées et des couleurs changeantes. L'interprétation est sage et confiante. Les guirlandes sont brillantes, les accords profonds et les reprises variées. C'est du très beau piano que rien ne met en difficulté. Anna Petrova-Forster pour son premier récital en France a conquis le public par son sérieux et sa passion pour partager des compositeurs oubliés.

Très applaudie, la pianiste propose en bis une courte partition qui ne déparait pas après ce génial Schubert. C'est une rare *Etude* (n°15) de **Joseph Woelfl**, compositeur de belle envergure. Anna Petrova-Forster est autant musicologue que pianiste mais elle n'a pas réussi ce soir à réhabiliter ce pauvre Jan Václav Voříšek. Nous avons été intéressés par la découverte d'un compositeur oublié, toutefois Schubert reste bien un génie unique indétrônable…

CRITIQUE, festival. TOULOUSE, 47ème Festival « Piano aux Jacobins » (Salle capitulaire du cloître), le 17 septembre 2026. Récital d’Anna PETROVA-FORSTER.. Crédit photo (c) Hubert Stoecklin